

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DEPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.
 Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 10, rue de la Vrillière, (en face la Banque).



ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DEPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.
 Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

LE CHARIVARI

LETRE FINANCIERE.

Paris, dimanche 18 août 1861.

Monsieur le rédacteur,

J'ai quitté Vichy et me voilà de retour à Paris. Tant pis pour les naïades qui avaient pris l'habitude de pleurer dans mon verre ; elles pleureront désormais hors de mon verre. J'ai assez d'eau comme ça, merci. Tant pis pour les marchandes de paniers de la place de l'Hôpital qui avaient acquis le droit de me vendre un tas de petits paniers tous les matins ; elles vont déplorer mon absence, mais j'ai assez de paniers comme ça.

Tant pis aussi pour M. Gueymard, qui perd en moi un appréciateur de son *ut* de poitrine ; tant pis pour la Bourse de Vichy privée de mes conseils, tant pis pour le *herr* Wertheimer dont je n'entendrai plus les castagnettes matinales ; tant pis pour tout le monde, tant pis pour moi-même si l'on veut, mais enfin me voilà à Paris. Les plus zélés m'ont fait la conduite jusqu'à Saint-Germain-des-Fossés, aussi occuperont-ils une place d'honneur dans le *Manuel financier* auquel je travaille depuis longtemps, et où la Bourse de Vichy aura un chapitre spécial.

Du chemin de fer à la Bourse de Paris je ne fais qu'un bond.

— Tiens, s'écrie-t-on, voilà Castorine ! le ciel en soit loué ; vous allez donc reprendre vos Bulletins hebdomadaires ?

— Pas encore ; ne nous hâtons pas de louer le ciel.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Je viens cueillir une simple impression financière en passant.

— Cueillez, Castorine, cueillez.

Là-dessus je tire mon calepin et mon crayon et je demande : Où en sommes-nous ? Voyons, de quoi s'agit-il ?

La corbeille est toujours à la même place avec les mêmes agens, ceux-ci aussi beaux, ceux-là aussi laids qu'autrefois ; les assesseurs étaient comme toujours dans leur cage d'acclimatation. Je fais le tour de la bourse au dedans et au dehors, je la parcours en long, en large et dans tous les sens, cherchant à deviner, d'après l'aspect général, l'état de la spéculation, si tel était à la hausse ou tel autre à la baisse. Ces choses là se lisent sûrement sur la mine des gens.

Ce jour-là (c'était lundi) toutes les valeurs étaient recherchées, les actions du Crédit mobilier surtout. Je m'approche de notre ancienne connaissance le Russo-Polono-Moscovite, ou Slavaque, si vous l'aimez mieux, qui m'en veut toujours, parce qu'il s'en prend à moi de ce qu'on l'a surnommé le Roquelaure de la bourse. Au premier mot qu'il me dit je vois qu'il s'est entêté à la baisse et qu'il est vendeur de Lombards et de Crédits mobiliers.

D'Artagnan, que je rencontre plus loin, me dit :

— Le bi-carbonate a dû vous rendre clairvoyant. Qu'apercevez-vous à l'horizon ?

— La hausse.

— Je m'y attendais. Eh bien, moi, je trouve que ça commence à bien faire, et j'entrevois un temps d'arrêt.

Langage ordinaire des baissiers ; passons.

Je continue ma promenade, espérant trouver des gens de mon avis, et je constate que la spéculation en ce mo-

ment à la Bourse est portée plutôt pour la baisse que pour la hausse.

Mon ami Paton me paraît pourtant être dans le vrai en croyant à un véritable mouvement de hausse. Jusqu'à présent on ne peut pas dire que la rente ait monté. Voilà huit jours en effet qu'elle est rivée aux environs de 68 fr. 50, sans pouvoir ni rétrograder de beaucoup ni aller franchement au delà.

Les actions du Crédit mobilier ont fait cette semaine un petit saut. Elles ont débuté lundi à 707 et en deux bourses elles grimpaient à 745. Des réalisations les ont fait rétrograder à 730, mais tout fait pressentir que la progression de cette valeur ne s'arrêtera pas là, et il y a des gens qui parieraient volontiers qu'on atteindra le cours de 800 avant la liquidation.

Mais la raison ? direz-vous. Un pari n'est pas une raison, sauf à l'Académie des sciences (section d'astronomie), où l'on voit M. Leverrier parier avec M. Babinet à propos de comètes.

Puisque vous me demandez des raisons je ne puis mieux faire que de rapporter une conversation que j'ai entendue entre M. X... et M. Trois-Etoiles.

— Qu'est-ce donc qui vous fait croire à la hausse du Mobilier ? disait le premier au second.

— J'ai plusieurs motifs pour cela.

— Y a-t-il indiscrétion à vouloir les connaître ?

— Pas la moindre. Ecoutez donc de vos deux oreilles. D'abord le Mobilier est la seule valeur qui n'ait participé que faiblement à la hausse des chemins de fer.

— C'est quelque chose, dit M. Trois-Etoiles, mais ce n'est pas suffisant.

— Alors songez à l'amélioration que son portefeuille a obtenue par la hausse des valeurs qu'il renferme, du Midi surtout qui a monté de 100 depuis six mois, et vous savez que le portefeuille du Mobilier en est rempli.

— Bon ; après ?

— Vous souvient-il du temps où le Mobilier était à 1500 fr. ?

— Parfaitement.

— Eh bien, dans ce temps-là il avait deux boulets au pied qui devaient pas mal gêner son essor. Le premier s'appelait la Compagnie maritime, le second les chemins russes. La compagnie maritime s'est fondue dans la Société des bateaux transatlantiques, et la Compagnie des chemins russes vient d'obtenir du gouvernement russe toutes les concessions qu'elle demandait dans le but d'améliorer considérablement l'affaire et de la rendre excellente de médiocre qu'elle était. Ainsi donc de ses deux boulets, l'un s'est détaché tout naturellement, l'autre n'est plus un embarras, au contraire. Je n'ai pas d'autres raisons à vous donner, mais j'espère qu'elles vous paraîtront satisfaisantes.

Ainsi parlait M. X..., s'adressant à son ami Trois-Etoiles, et j'avoue que cette conversation m'a fortifié dans mes pronostics de hausse. Mais il n'y a pas de hausse sérieuse sur le Mobilier, non plus que sur les autres valeurs, sans que la rente ne monte aussi. La rente doit toujours être le baromètre de toutes les valeurs ; ainsi c'est par là qu'il faut commencer quand on veut améliorer le cours en général.

A ce propos, nul n'a été plus étonné que moi de ne pas rencontrer Adelson Waill à la Bourse, surtout dans un moment où la rente française peut subir un changement de prix et aller tout droit à 70 fr. Un mouvement sans Adelson Waill me paraît un rêve.

O ciel, Adelson, où es-tu ? Je l'ai demandé aux échos, et les échos m'ont répondu qu'Adelson était parti pour Dieppe, à l'état de vendeur de primes, et qu'en montant en chemin de fer il avait assuré le conducteur du train, le chauffeur et même les hommes d'équipe que la rente ne subirait pas de grands changements pendant son absence.

Ainsi parlent les vendeurs de primes, telles sont les folles espérances qu'ils sèment sur leur route. Et pourtant ils se trompent, ainsi que la chose est arrivée à Adelson Waill, car depuis son départ la rente a monté de 50 c. Je suis sûr qu'il est en train d'accourir en ce moment de Dieppe à toute vapeur.

Les réalisations ont pesé un peu dans ces deux derniers jours sur l'emprunt italien qui a retrogradé de 72 à 71 60, mais il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Les vendeurs ont profité des vacances de la fête du 15 août pour appuyer sur le cours en l'absence des spéculateurs qui se sont donné de l'air jusqu'à lundi, de manière à laisser la bourse presque déserte. Cependant, je ne suis pas mécontent de la fin de la bourse d'hier. La rente et le Crédit mobilier étaient très recherchés à 68 45 et à 732. Tout cela est de bon augure pour la semaine prochaine.

L'honorable syndic des agens de change, M. Coin, est de retour des eaux ; il est arrivé juste à temps pour apprendre sa nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il n'était chevalier que depuis trois ans, et l'on voit peu d'exemples d'un avancement aussi rapide ; c'est peut-être l'effet salutaire des eaux.

Agréés, etc.,

CASTORINE.

Pour copie conforme :

S. Zabban.

LES POULARDES DE L'ABONNE

Epopée politico-gastronomico-comique.

I. — PREMIERE SEMAINE DE JUILLET 1861.

... Et ce jour-là l'abonné de Lunel, ayant lu dans la *Gazette de France* qu'avant la fin de la semaine François II serait réintégré dans ses Etats, s'empressa de prendre la plume et d'écrire à tous ses amis :

Mon cher ...,

Faites-moi le plaisir de venir déjeuner dimanche avec moi.

Connaissant vos principes, je ne doute pas de votre exactitude quand je vous aurai appris que cette réunion a pour but de fêter le retour de *notre* roi François II dans ses Etats.

L'illustre prophète des dieux que nous servons, Janicot, a lui-même pronostiqué ce grand événement.

Je tuerai à cette occasion la reine de ma basse-cour, une poularde qui n'a pas sa pareille.

Abonné de la *Gazette de France*.

Le dimanche à l'heure indiquée les convives arrivèrent en foule.

L'abonné était soucieux. Enfin, prenant sa résolution à deux mains :

— Messieurs, dit-il en se mettant à table, contraire-

ment aux prévisions de mon cher journal, le héros de Gaète n'est point encore restauré.

Il ne faut cependant pas que ce contre-temps vous empêche de l'être. (*Bravos.*) Mangez et buvez. Ce qui est différé ne sera pas perdu. Nous nous reverrons.

II. — SECONDE SEMAINE DE JUILLET.

Ce jour-là, l'abonné de Lunel avait lu dans la *Gazette* un article plus affirmatif que jamais.

Les Piémontais étaient à bout, l'insurrection triomphante entourait Naples; quatre journées au plus et François II résiérait en son palais.

L'abonné ne fit ni une ni deux.

Il reprit la plume et écrivit à tous ses amis :

Mon cher ***,

Faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi lundi.

Pour vous engager à ne pas manquer à mon appel, je crois devoir vous révéler sous le sceau du secret que l'affaire de l'autre fois est dans le sac.

Mon journal le garantit.

Je tuerai à cette occasion la reine de ma basse-cour, une poularde bien plus belle encore que la précédente.

Abonné de la *Gazette de France*.

Le lundi, à l'heure dite, les invités se pressaient dans la salle à manger.

L'abonné était morne. Enfin avec un effort :

— Messieurs, dit-il, *Errare humanum est*.

La rentrée de notre souverain a subi une nouvelle remise, sans doute pour répétition générale.

Nous en serons quittes, nous aussi, pour répéter ce repas. (*Profonde sensation.*)

En attendant, bon appétit. Attaquons la poularde.

III. — TROISIÈME SEMAINE DE JUILLET.

Ce jour-là l'abonné de Lunel, ayant lu la *Gazette de France*, fit son calcul :

— Chiavone n'est plus qu'à trois portées de fusil de Naples; les chemins sont ouverts.

Cette fois il n'y a pas à s'en dédire : la *Gazette* a raison.

— François II sera à Naples mardi.

Sur quoi l'abonné se pourvut de tout ce qu'il fallait pour écrire, et d'une main joyeuse :

Mon cher ***,

Faites-moi le plaisir de venir souper avec moi mardi.

A l'heure où je vous écris notre prince légitime est déjà à Naples. Chut ! soyez exact.

Je tuerai à cette occasion la reine de ma basse-cour, — une poularde qui enfonce les deux autres.

Le lundi, à la minute fixée, les soupeurs franchirent la porte.

L'abonné était éploré. Enfin, avec un courage sublime :

— Messieurs, l'homme propose, Dieu dispose et le jeûne indispose. (*Acclamations.*)

Ferme donc sur les comestibles, quoique pour la troisième fois notre grand Janicot ait été trompé dans ses prévisions... A la vôtre, messieurs !

IV. — TROISIÈME SEMAINE D'AOUT.

Six fois l'abonné de Lunel fut ainsi déçu.

Hier, pour la septième fois, il lut dans la *Gazette* un article annonçant le retour, etc., etc.

A***, saisissant la plume, — mais, hélas ! ce n'était plus pour rédiger des invitations — il écrivit à M. Janicot :

Monsieur,

J'avais une cour bien garnie, — elle est ravagée; j'avais des fruits superbes, — ils sont mangés.

J'avais des poulardes sans secondes, — elles sont fricassées...

Et François II n'est pas encore à Naples !

De ce train-là je serais ruiné à plates coutures dans un an. Donc je renonce à fêter par des banquets la rentrée des princes légitimes qui ne rentrent jamais.

Je renonce surtout à payer cinquante-six francs le plaisir d'être mystifié chaque soir par un journal qui a trop longtemps abusé de ma candeur.

Veillez ne plus m'adresser cette feuille.

X***,

qui fut abonné à la *Gazette de France*.

A la réception de cette lettre, la rédaction de la *Gazette* s'est réunie pour délibérer et a résolu cette réponse laconique :

Monsieur,

En pareil cas, on a des poulardes en carton. — comme au théâtre.

Que va dire l'abonné de Lunel de cette ironie?...

Pierre Véron.

CANCANS.

L'été, entre autres désagréments, a la propriété de faire éclore un nombre infini de mendiants de toutes sortes.

On croirait qu'à l'instar des mouches, ces innombrables gitanoes de l'asphalte naissent au mois de mai et meurent à la fin d'août.

Les boulevards ont surtout la faveur de leur donner l'hospitalité et les jours de fête vous les rencontrez en masse à la porte des cafés situés entre la Bastille et la Madeleine (trois sous l'impériale).

Un de mes amis l'autre jour proposait de dresser une addition détaillée de ce que peut coûter en été un grog consommé à la devanture d'un de ces cafés.

Tous les débauchés, tous ceux que la pièce de M. Charles Potier aux Folies Dramatiques, *les Piliers de café*, n'ont pas corrigés connaissent le prix d'un grog : quarante centimes sans le pourboire.

Amoureux de l'économie et sous le prétexte de ne pas vous induire en dépense, vous faites le projet de tuer votre soirée moyennant cette somme.

Survient un chanteur, il exhale mélodiquement la chanson du *Mirliton* — une bien jolie poésie entre parenthèses — et comme moralité à son chant il fait la quête.

Vous donnez — il rentre dans vos idées d'encourager les arts, — d'ailleurs le chanteur s'est planté devant vous et sous aucun prétexte il ne s'en irait sans avoir perçu ce qui lui revient de droit.

Attendez, c'est loin d'être fini, au contraire, cela ne fait que commencer.

Au chanteur succède un joueur d'accordéon, au joueur d'accordéon un flûtiste, au flûtiste un imitateur du chant des oiseaux.

Voilà pour le concert.

Maintenant arrivent :

Les bouquetières,

Les petits marchands de noisettes,

Les vendeurs de gauffres,

Les diseurs de bonne aventure,

Les hercules ou autrement dit les Léotards de la rue,

Les marchands d'éventails,

Les vendeurs de plâtre, lesquels vous offrent infailliblement les deux bustes de Voltaire et de Jean-Jacques,

Les enfans qui mendient simplement, sans oublier messieurs les titis qui vous offrent du feu quoique le café vous en donne gratis, les donneurs de renseignemens, les chercheurs de voitures, etc., etc.

Procession incessante qui à la fin de la soirée porte la dépense de votre grog à la somme de douze ou quinze francs.

Ce qui m'autorise à éditer cet aphorisme scrupuleusement vrai, à savoir :

Qu'il faut être millionnaire pour prendre en été un grog sur le boulevard.

La pêche à la ligne s'est transformée depuis quelques années en véritable passion.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cet amour est passé dans le cœur de la plupart des auteurs et des artistes dramatiques.

Dans tous les environs de Paris il n'est pas rare de rencontrer sur le bord de l'eau deux ou trois joyeux comiques des Variétés ou du Palais-Royal déguisés en bons bourgeois et pêchant avec ferveur.

La seule différence qui existe entre eux et messieurs les épiciers-pêcheurs, c'est leur langage.

Ainsi un asticot s'appelle une *bonne affiche*. Quand cela ne mord pas :

— J'ai une mauvaise affiche, disent-ils.

Le poisson, quel qu'il soit, s'appelle *le public*; pêcher une herbe ou une savate se nomme : *pêcher un billet de faveur*.

Il est à Paris deux théâtres dont on ne s'occupe pas assez, non pas au point de vue littéraire mais au point de vue des nouvelles à la main, ce qui est bien autrement important pour des chroniqueurs :

Ce sont les Funambules et le célèbre Lazary.

Les Funambules représentent en ce moment une pantomime intitulée *Paul et Virginie*, l'éloge du bon Bernardin de Saint-Pierre a été l'objet d'une mise en scène splendide.

Ce qu'il faut voir, c'est l'enthousiasme du public du lieu; comme il applaudit ses acteurs préférés !

Un titi l'autre soir emporté par son délire criait au pierrot après une culbute spirituelle que celui-ci venait d'exécuter :

— Tiens, Kalpestri... si j'étais riche, je te ferais des rentes !

Le Lazary compte un public non moins enthousiaste, mais peut-être plus sévère.

Il ne pardonne rien, et gare à l'artiste qui s'embrouille dans son rôle et qui fait perdre l'optique du théâtre à ses

LE RÊVE DE TOUT LE MONDE.

Une semaine avant le 15 août.

Mme Bernard (à son mari). — Mon ami, n'est-ce pas le 15 août que l'on fait beaucoup de nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur ?

M. Bernard. — Oui, ma bonne amie.

— Tu commences à te faire vieux; est-ce que tu ne pourrais pas espérer avoir bientôt la croix ? — car, enfin, tu dois la désirer.

— Si je la désire !... peut-on me poser une pareille question ?... Mais la décoration a été le rêve de toute ma vie ! Etre décoré et vivre assez longtemps pour jouir de ma croix, c'est tout ce que je demande.

— Pourquoi ne la sollicites-tu pas ?

— C'est que je ne sais pas si j'en suis vraiment digne...

— Tu es ridicule avec ta modestie. D'abord tu sais bien qu'il n'y a que les honteux qui perdent.

— C'est vrai.

— Il y a un an tu as fait une brochure politique, pourquoi ne serais-tu pas décoré pour cet écrit ?

— Entre nous je te dirai que cette brochure s'est vendue fort peu; on n'en a acheté que dix-sept exemplaires.

— Raison de plus; tu ne l'as pas écrite en vue de gagner de l'argent, mais simplement pour éclairer l'esprit de tes contemporains.

— Tu as répondu à tout.

— Oh ! mon ami, si tu étais décoré, je serais si contente de me promener à ton bras !

— Eh bien, vois jusqu'où va mon amour : je vais solliciter la croix rien que pour te faire plaisir. (A part.) Je dois avouer que de mon côté je serais assez satisfait d'avoir un petit ruban rouge à ma boutonnière.

La nuit.

Bernard (en s'endormant). — Demain matin j'irai faire valoir mes droits, car j'en ai des droits ! Oui, j'aurai la croix... c'est impossible autrement... Je l'aurai... quel bonheur !

Plusieurs amis (arrivant). — Eh bien, mon cher Bernard, nous venons vous féliciter.

M. Bernard. — De quoi ?

— Vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Bernard (avec joie). — Est-ce possible !

— Votre nomination est dans la partie officielle du *Moniteur*.

— Oh ! que je suis heureux ! Je ne m'y attendais pas, mais, entre nous convenons-en, ça m'était bien dû...

M. Bernard (se réveillant en sursaut). — Allons, bon, je rêvais. (Tristement.) Ce n'était qu'un rêve... je suis contrarié d'avoir été réveillé... Mais il est huit heures, il est temps de me lever; je vais me rendre chez les personnes qui peuvent faire valoir mes droits.

Chez le chef de bureau.

M. Bernard. — Monsieur, je vous présente mes hommages.

Le chef. — Tiens, c'est vous, monsieur Bernard.

Bernard (à part). — Il m'appelle son cher Bernard. Je crois que je peux solliciter de lui tout ce que je voudrai.

— Que désirez-vous ?

— Je voudrais savoir si... je désirerais pouvoir être... afin de...

— Voyons, expliquez-vous, pourquoi ce trouble ?

— Je vais vous dire en deux mots ce dont il s'agit.

— J'aime mieux ça.

— Ai-je rendu assez de services au gouvernement pour être décoré.

— Vous êtes ambitieux, monsieur Bernard.

— Oui, j'en conviens; l'ambition est mon faible.

— Combien y a-t-il d'années que vous êtes employé ici ?

— Onze ans.

— Je reconnais que vous avez droit à...

M. Bernard (l'interrompant). — Oh ! que vous êtes donc bon !

— Je reconnais que vous avez droit à...

M. Bernard (de même). — Ainsi, c'est une affaire entendue; je puis être décoré.

— Mais il n'en est pas question. Vous ne me laissez pas achever. Je dis que je reconnais que vous avez droit à une augmentation.

— Pas à autre chose ?

— Non.

M. Bernard (souponnant). — Hélas ! (Il s'en va fort triste.)

Chez le sergent-major.

M. Bernard. — Pardon, mon major, je suis fâché de vous déranger au milieu de vos occupations. Mais je serais enchanté si vous pouviez m'accorder un moment d'entretien.

Le sergent-major. — Avec plaisir, monsieur Bernard.



in *Martinet*, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne.

Lith. Destouches 28, r. Paradis p^{is} Paris.

Elle aurait bien dû attendre qu'il fit moins chaud pour faire sa réapparition !....

— Ce n'est pas pour faire mon éloge, mais vous savez que je suis un excellent garde national.

— Je le sais, vous n'avez jamais refusé de faire le service. Par dix degrés de froid comme par trente-trois degrés de chaleur vous avez monté votre garde.

— Depuis vingt huit ans.

— Je ne saurais vous le dire, mais les contrôles sont là pour l'attester au besoin.

— Oui. Bien que j'aie passé l'âge, je continue de faire le service.

— Nous vous en savons gré.

— Eh bien ! ne pourrais je pas être récompensé ?

— Mais si fait avec plaisir.

— Oh ! comme vous êtes donc bon !

— Nous serons heureux de pouvoir...

— Je vous en remercie mille fois.

— ... De pouvoir vous nommer caporal.

M. Bernard (abruti). — Comment caporal ?

— Nous pouvons même vous faire passer sergent.

— Mais ce n'est pas un grade que je vous demande.

— Quoi donc alors ?

— La croix de la Légion d'honneur.

— C'est impossible : nous avons dans la compagnie une

cinquantaine de grenadiers qui sont aussi méritants que vous.

M. Bernard (vexé). — C'est bon. Je vous préviens qu'à partir de ce jour j'use de mon droit : je ne veux plus monter ma garde.

Chez le maire.

M. Bernard. — Monsieur, vous devez inscrire sur un livre toutes les belles actions que font vos administrés ?

Le maire. — Certainement, monsieur.

— Il y a neuf ans et quelques jours, pendant la canicule, j'ai tué au péril de ma vie un chien enragé qui pouvait causer les plus grands malheurs dans le quartier. Plus de quarante personnes auraient été mordues sans mon intrépidité en cette circonstance. Placé à ma fenêtre au cinquième étage, j'ai tiré un coup de fusil sur ce chien enragé, qui est tombé raide mort.

— C'est très bien, monsieur, mais pourquoi venez-vous me raconter cette histoire ?

— Je n'ai pas demandé de récompense pour cette action qui en méritait bien une.

— Vous voulez donc être récompensé ?

— Oui, monsieur, parce que, comme le dit fort bien ma femme, il n'y a que les honteux qui perdent.

— Que désirez-vous ?

— La croix.

— Vous avez rendu, il est vrai, un service à la société en tuant ce chien enragé, mais franchement on ne peut vous nommer chevalier de la Légion d'honneur pour cela. Il faudrait plusieurs autres actions pareilles.

(*M. Bernard* se retire la tête fort basse.)

Sur la berge du quai d'Orsay.

M. Bernard (apercevant un corps flottant sur la Seine). — Un homme qui se noie, vite sauvons-le. J'aurai peut-être la récompense que je désire.

M. Bernard prend une gaffe et la lance juste sur le ventre de celui qu'il prenait pour un noyé et qui n'est autre qu'un baigneur qui fait la planche.

Cet infortuné recevant ce coup terrible et inattendu s'évanouit. Il est ramené sur la berge par *M. Bernard*, qui est tout fier de son exploit et qui cherche partout un sergent de ville pour lui donner son nom.

Le baigneur (revenant à lui). — Mais qu'avez-vous donc fait, monsieur, vous êtes un imbécile.

M. Bernard. — Vous m'appellez imbécile lorsque je vous sauve la vie !

— Mais je ne me noyais pas, je faisais une pleine eau.

— Est-ce possible !

— Vous voyez bien que j'ai mon caleçon.

— Allons, j'ai bien travaillé !

(*M. Bernard* est hué par la foule.)

Chez *M. Bernard*.

Mme Bernard. — Eh bien, mon ami, les démarches que tu as faites aboutiront-elles à quelque chose de bon ?

M. Bernard. — Hélas ! je n'ai pas beaucoup d'espoir.

— Peut-être veut-on te faire une surprise et le 15 août trouveras-tu ton nom dans le *Moniteur*.

Le 15 août.

M. Bernard (dévotant le *Moniteur*). — Je ne vois pas mon nom.

Mme Bernard. — Tu as bien parcouru toutes les colonnes ?

— Oui. Enfin que veux-tu, il faut bien nous en consoler. Après ma mort on reconnaîtra peut-être mes mérites, et alors on m'élèvera une statue. (Une larme coule de ses yeux et il embrasse sa femme. — Tableau.)

A. BRÉMOND.

spectateurs, ce sont ces derniers alors qui se chargent du dialogue, et Dieu sait s'il est à l'avantage des acteurs en scène.

On me raconte que dernièrement un jeune premier du lieu jouait une pièce dans laquelle il sortait brusquement d'un rêve et lâchait à cette occasion le traditionnel : Où suis-je ?

La représentation avait déjà été quelque peu orageuse, La tempête grondait sourdement. Bon public n'était pas content du jeune premier. Elle éclata au moment où celui-ci jeta sa fameuse phrase :

— Où suis-je ? dit-il avec âme.

— Au Lazary, parbleu ! cria une voix, et c'est déjà trop !

Salves d'applaudissements, A ce cri chacun dit son mot. On siffle, on trépigne. Le jeune premier, calme comme Jupiter quand gronde la foudre, laissa passer l'orage et en attendit la fin sans sourciller; puis tout à coup perdant patience :

— Tenez, cria-t-il au public, vous êtes un tas de serins, avec vos bêtises vous allez nous faire coucher après

minuit... et à moi ça me coûtera dix sous ! Là, comme ce sera malin !

— C'est juste, dit une voix... c'est pas une raison parce qu'il est mauvais pour lui faire jeter son argent par les fenêtres. Silence, vous autres, laissez-le finir.

Et, tout le monde se taisant subitement, la représentation reprit son cours comme si rien ne s'était passé.

Et qu'on dise encore que le public parisien n'a pas de cœur.

Ernest Blum.

Le rédacteur en chef gérant responsable : LOUIS HUART.

La librairie Hachette a mis récemment en vente la deuxième édition du *Dictionnaire universel des Contemporains*, par M. Vapereau. Cet important ouvrage, entièrement remanié, est devenu aujourd'hui, selon l'attente du public, le répertoire le plus curieux et le plus utile de l'histoire et de la littérature contemporaines.

Réponse à M. J. Mirès, par le Comité des actionnaires de la Caisse générale des chemins de fer. Prix : 10 c. chez les principaux libraires.

Les magasins de meubles de M. FAURE, 23, boulevard de Strasbourg, sont sans contredit les mieux assortis de ce genre. Les amateurs du confortable trouveront pleine satisfaction chez M. Faure, à des prix très modérés.

L'Association vinicole, anciennement, 50, rue Basse-du-Rempart, prévient sa nombreuse clientèle qu'elle vient de transférer ses magasins et caves rue Neuve-des-Capucines, 24 (maison Giroux.)

Les propriétaires des Magasins de Bronze (ancienne maison Ed. Vittoz et Co) continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie. Rue Popincourt, 88, à la fabrique. — Vente à prix fixe.

AVIS AUX BAIGNEURS. — La ceinture de natation et sauvetage Mazard a obtenu une médaille de bronze de la Société d'encouragement et une médaille d'argent de l'Académie des Arts et Métiers. Mazard et Co, 41, rue des Marais-St-Martin. Détail, aux Armes de France, rue Montmartre, 122.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

BRONZES D'ART. Les propriétaires des magasins de bronze (ancienne fabrique Ed. Vittoz et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

GRANDS MAGASINS DE MEUBLES
ET TAPISSERIES. OSMONT, 24, rue St-Antoine.

POUDRE CORNE

Brevetée en France S. G. D. G. et à l'étranger. Désinfection des lieux. Destruction des punaises, chenilles, vers blancs, courtilliers, limaces, etc. Pré-servatif des fourrures et lainages contre les mites. Guérison de la maladie de la vigne et des vers à soie.
V. CORNE, rue Bertin-Poirée, 9 bis.
Dépôt : boul. Saint-Denis, 9.

OUVERTURE DE LA CHASSE.

2,000 *Vêtements complets* en velours rayés 29 fr. toutes nuances, boutons allégoriques, le tout. Au Tapis-Rouge, r. du faub. St-Martin, 67 et 69.

POMMADE ANTI-RHUMATISMALE

DE M^{me} LE SAULT.

A Passy-Paris, rue de la Tour, 44.

MAISON DE SANTÉ.

Guérison de toutes les Affections rhumatismales, articulaires, aiguës ou chroniques, Névralgies musculaires, Goutte sciatique, etc., etc.

Soulager et guérir rapidement les affections rhumatismales paraît une prétention exagérée ou mensongère, si l'expérience de plusieurs années et les faits recueillis par des médecins mêmes ne venaient la confirmer d'une manière irrécusable.

Objet d'études sérieuses, de soins assidus de la part

de tous les médecins, ces terribles douleurs ne cèdent aux nombreux remèdes employés jusqu'à ce jour que pour revenir plus tard; leur énergie résiste souvent à tout, et poursuit le malade jusqu'à la mort.

C'est un tel ennemi que cette nouvelle découverte vient combattre; ce que la science n'a pu souvent trouver, la Providence ne vient-elle pas quelquefois le placer entre les mains de personnes privilégiées? Que de remèdes généralement employés aujourd'hui ont dû leur origine à de fortuites expériences ou à des productions particulières à quelques pays et jusqu'alors inconnues!

BANDAGE A PRESSION

DE BAS EN HAUT.

Ce nouveau système presse de bas en haut et soutient les intestins, ainsi que pourrait le faire le doigt appliqué sur l'ouverture herniaire. Avec ce bandage simple, léger et solide, le malade peut, sans gêne, se livrer aux exercices les plus violents. Chez l'inventeur, M. GONTAUD, médecin-bandagiste, rue des Vieux-Augustins, 16, Paris.

REVOLUTION DANS L'ART DENTAIRE

Les dents d'hippopotame jaunissent, les dents montées sur or et à crochets coupent les dents, déchirent, genlève; en faire usage, c'est se condamner à souffrir. Nouveau système de dents montées sur caoutchouc durable. 20 ans. Guérison des dents par un seul pansement. S. Simond-tti, dentiste, boulevard St Denis, 9.

GRAVELLE

catarrhes de la vessie, affections chroniques des reins. Guérison assurée et rapide par un traitement végétal d'après la découverte du Dr Rodriguez, de la Havane. Dissolution de la pierre sans opération. — Paiement compté et après guérison. — T. DUNAND, médecin, Chaussée-d'Antin, 48, de midi à 3 h. — Des failles seules pour établir la vérité de l'annonce ci-dessus.

PLUS DE MAL DE DENTS. NOUVELLE

pour guérir instant., sans les arracher, les dents plus gâtées. E. Levasseur, m.-dent., r. St Lazare, 10.

Librairie de L. HACHETTE et Co, rue Pierre-Sarrasin, 14, à Paris et chez les principaux libraires de la France et de l'Étranger

Deuxième édition, revue et considérablement augmentée.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

CONTENANT TOUTES LES PERSONNES NOTABLES DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

Avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc.

Ouvrage rédigé et tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays.

Par G. VAPREAU, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de philosophie, avocat à la cour impériale de Paris.

Un beau volume de 1840 pages grand in-8° à deux colonnes. — Prix : broché, 25 fr. La reliure en percaline se paie en sus 2 fr. 25 c.; la demi-reliure en chagrin, avec tranches jaspées, 4 fr.; avec tranches et gardes-peignes, 5 fr.

Cet ouvrage sera adressé franco à toute personne qui en enverra le prix en un mandat sur la poste.

CGMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

De Paris à Lyon et à la Méditerranée (partie nord du réseau)

SERVICE DIRECT DE

PARIS A MILAN

Par Mâcon, Culoz, le Mont-Cenis, Turin, Verceil, Novare et Magenta.

Trajet en 40 heures.

Billets valables pour 15 jours avec faculté de s'arrêter à Dijon, Mâcon, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Chamousset, Saint-Jean-de-Maurienne, Suze, Turin, Verceil, (Palestro et la Sésia), Novare et Magenta.

DE PARIS A	1 ^{re} CLASSE.		2 ^e CLASSE.		3 ^e CLASSE.	
	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.
AIX-LES-BAINS.	65	15	48	85	35	70
CHAMBE.	66	35	49	75	36	30
CHAMOUSSET.	69	15	51	85	37	70
TURIN.	103	70	83	75	66	30
NOVARE.	114	40	91	40	72	60
MILAN.	118	45	95	20	74	35

CORRESPONDANCES : Chamousset, pour Moutiers et Albertville. (Diligence); à Saint-Jean-de-Maurienne, pour Modène et Lans-le-Bourg. (Diligence); à Turin, pour Pignerol, Coni, Alexandrie, Montebello et Gènes. (Chemin de fer); à Novare, pour Arona, (Sesto Calende) et le lac Majeur; à Milan, pour Bergame, Brescia, Monza, Camerlata, Come et Varèse. (Chemin de fer).

S'adresser, pour les renseignements, à l'administration du chemin de fer Victor-Emmanuel, 48 bis, rue Basse-du-Rempart, et à la gare de Lyon, boulevard Mazas, au bureau des correspondances, où sont délivrés les billets. Des voitures de poste, à 2, 3, 4, 5, et 6 places pour la traversée du mont Cenis, peuvent être retenues à ce bureau quelques jours à l'avance.

ALBERT HARDUIN, seul fermier des annonces du CHARIVARI, Rue de la Vrillière, 10 (en face la Banque).

Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

Une des branches les plus intéressantes de la science médicale, à la portée
DES GENS DU MONDE
Traité pratique des Maladies urinaires

Et de toutes les infirmités qui s'y rattachent, chez l'homme et chez la femme.
3^{me} édition, 1 vol. de 900 pages, enrichi de 314 FIGURES D'ANATOMIE, Par le Dr JOZAN, professeur spécial de pathologie uro-génitale, 182, rue de Rivoli. Maladies contagieuses. Retraitements. Catarrhe de vessie. Gravelle. Pierre. Stérilité. Débilité, suite d'exces. Pertes. Maladies des femmes. Traitement. Hygiène. Préservatifs. Prix : 5 fr.; poste, 6 fr. sous double enveloppe, chez l'auteur Dr JOZAN, 182, rue de Rivoli; MASSON, libraire, 20, r. de l'anc.-Comédie, et princip. libraires de Paris, des départ. et de l'étranger.
Du même auteur : D'une cause fréquente et peu connue

D'ÉPUISEMENT PRÉMATURÉ

Cet ouvrage, qui contient les causes, les symptômes, les complications, la marche et le traitement de cette insidieuse maladie, est précédé de considérations générales sur l'éducation de la jeunesse, sur la génération dans l'espèce humaine et sur le problème de la population, avec des observations de guérison. 1 volume de 600 pages.
Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr. doub. envel. — Les MALADES peuvent se TRAITER EUX-MÊMES, et faire préparer les remèdes chez LEUR PHARMACIEN. — TRAITEMENTS, CONSULTATIONS de midi à 2 h., et PAR CORRESPONDANCE. (Affr.)



IRRIGATEURS

Invention du Docteur EGUISIER,

Indispensables pour LAVEMENTS et INJECTIONS. Nouveau Brevet de perfectionnement s. g. d. g. récompense à l'exposition universelle de 1855.
L'IRRIGATEUR, marque L. F., est reconnu supérieur par tous les Médecins; son tube est à vis mobile; il fonctionne seul; ne se dérange jamais et dure indéfiniment.
PRIX 14 FRANCS ET AU-DESSUS.

DÉPÔT CENTRAL CHEZ DRAPIER ET FILS BANDAGISTES-HERNIERS
Rue de RIVOLI, 41, et boul. de Sébastopol, pl. de la Tour-St-Jacques. — Expéd. dans toute l'Europe.